

BULLETIN D'INFORMATION

n° 38

Octobre 1995**COLLECTION DU BULLETIN**

Nous avons réussi à reconstituer la collection complète du Bulletin d'Information de la Société des Etudes Camusiennes, depuis le premier numéro paru en juillet 1983.

Nous tenons à la disposition des nouveaux adhérents qui le souhaiteraient l'ensemble de la collection ou tel numéro particulier.

Les exemplaires fournis seront facturés au prix coûtant de la reproduction + le port.

Adresser les demandes à
Pierre Le Baut
Secrétariat de la S.E.C.,
10, avenue Jean Jaurès,
92120 - Montrouge.

SOMMAIRE

Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 20 mai 1995.

Appel à communication pour le colloque de Beauvais sur «Albert Camus et le lyrisme»

Compte-rendu du colloque de Nice sur "Camus philosophe?"

Mort d'un peintre: Louis Bénisti.

Bibliographie.

Vu, lu, entendu:

- Prassinou, tout simplement (avec un texte peu connu d'Albert Camus)
- Edmond Charlot éditeur
- Abdelkader Djemaï: "Camus à Oran"

Le Prix Albert Camus 1995

Bon de commande

L'ASSEMBLEE GENERALE de notre association s'est tenue le 20 mai 1995.

Etaient présents

ACHOUR Christiane, AKRICH Dr, BASSET Guy, BLONDEAU Marie-Thérèse, FAVRE Frantz, GAY-CROSIER Raymond, GUERIN Jeanyves, LE BAUT Pierre, LE BAUT Réjane, LEVI-VALENSI Jacqueline, RABADI Waël, SAAD Gabriel, SEBE-MADASCY Piroska, SIGAUD Claude, SMETS Paul, SPIQUEL Agnès, TODD Olivier, VALETTE-FONDO Madeleine, VIALLANEIX Paul;

représentés

ASSANTE Michèle, AUTRAND Michel, AUDIN Marie-Louise, BACIU Virginia, BRUN Marie-Thérèse, CARALP-HOUILLE Hélène, CHABRES Jacques, CHANDRA Sharad, CHAVANES François, DE LANGHE Edwin, DEVAUX André, EMORINE Denis, GAILLARD Jean-Claude, GARFITT John, GOMMET Bernard, GRENIER Roger, HAQUET Mohamed Kameleddine, HUMEZ René, KING Adèle, LANG Nadia, LE MARINEL Jacques, Mc LAUGHLIN Leonard, ORME Mark, PETRONI Liano, RUFFI Enrico, SANDIG Brigitte, SAROCCHI Jean, SCHLETTE Heinz Robert, SJURSEN Nina, SOUMAH Malick, SPENGLER Pascale, THIETARD Marie-Catherine, VERDES-LEROUX Janine, VILLAIN Jean-Claude, WALKER David.

soit au total 55 membres.

Jacqueline LEVI-VALENSI, notre Présidente, ouvre la séance en rendant hommage à **Emmanuel Roblès** décédé le 22 février, et à **Louis Bénisti**² décédé le 1er mai 1995, deux contemporains et amis d'Albert Camus.

Dans son rapport moral, après les éloges d'usage concernant la qualité de notre Bulletin, dont elle se demande s'il ne conviendrait pas d'en faire désormais une véritable Revue car il est devenu une référence bibliographique pour les camusiens, elle rappelle les activités de l'association durant l'année écoulée, année marquée par un regain d'activités depuis la publication du *Premier homme*. A propos du Bulletin, Jacqueline Lévi-Valensi rappelle qu'aucun texte **inédit** de Camus ne peut être publié sans l'autorisation de Catherine Camus.

Plusieurs colloques ont marqué cette année 1995: le colloque passionnant et passionné sur *Le Premier homme à Marne-la-Vallée* organisé par **Jeanyves Guérin** et quinze jours après le colloque organisé par **Anne-Marie Amiot** et le Centre de recherches d'histoire des idées de **Nice** sur "Camus, philosophe?". A **Maurepas** (Yvelines) une rencontre a eu lieu pour l'inauguration d'un "Espace Camus", assez discutable. L'Association n'a pas participé au "colloque international de Poitiers" sur Camus...

¹ Outre le *Camus, frère de soleil* publié de façon posthume au Seuil, vient d'être réédité, d'Emmanuel Roblès (paru en 1961 aux éditions Baconnier d'Alger), *Saisons d'enfance*, qui est un sorte de pendant du *Premier homme* pour la jeunesse pauvre de Roblès à Oran.

² Voir ci-après la notice nécrologique que nous a communiquée Jean de Maisonneul, et la petite note de Jean Pélégri.

En ce qui concerne la publication des colloques précédents, il faut considérer que les actes du colloque de **Strasbourg** en 1990 "Albert Camus et l'Europe" ne seront pas publiés. Par contre les actes du colloque de **Nanterre** en 1992 sur "*Le mythe de Sisyphe*" paraîtront fin 95 ou début 96 chez Klincksieck, et ceux du colloque **d'Amiens** sur "*L'Étranger*" paraîtront dans la série Camus de la *Revue des Lettres modernes* (Ed. Minard), mais pour des raisons techniques dont nous déplorons qu'elles soient si "impératives", en deux livraisons (n° 16 et 17) qui paraîtront au début de l'automne 1995 et courant 1996⁴. En ce qui concerne les derniers colloques, les actes de **Marne-la-Vallée** seront publiés chez Champion, ceux de Nice seront publiés dans un numéro spécial de la *Revue du Centre de Recherches universitaire* de **Nice**. Les actes du colloque de Cluj en 1994 sont parus. Pour se les procurer, il faudrait faire une commande groupée par l'intermédiaire du secrétariat de notre association (voir en fin de ce Bulletin).

Ce rapport moral est approuvé à l'unanimité des présents et représentés.

Guy Basset présente le bilan financier de l'année mai **1994** à mars 1995. La situation actuelle de nos comptes est inférieure à celle de l'année dernière. Nos dépenses sont uniquement liées à la fabrication et à l'expédition du Bulletin et nos recettes sont le produit des seules cotisations de nos membres. Notre solde créditeur est à ce jour de 24.311 F au lieu de 32.161 F, soit une perte de 7.850 F, ce qui s'explique par le développement du Bulletin (environ 20% en quantité de pages publiées par rapport aux exercices précédents: 45 pages en 1993, 54 en 1994 et déjà 45 en fin de premier semestre 1995) et des rentrées d'abonnements moins rapides. Il semble donc prudent, non seulement de relancer les retardataires dans le prochain Bulletin, mais de faire passer les cotisations pour l'année 1996 à 120 F pour les adhérents (60 F pour les étudiants), laissant les "bienfaiteurs" définir eux-mêmes librement le niveau de leur générosité.

Une autre source de revenus pourrait être de faire "sponsoriser" un Bulletin par an par quelque mécène...

Ce rapport financier est approuvé à l'unanimité des présents et représentés.

L'Assemblée étudie ensuite les projets d'activité pour l'année à venir. **Raymond Gay-Crosier**, notre vice-président, qui a en charge la section nord-américaine, indique que la formule courante aux Etats-Unis, vu l'étendue du territoire et donc la difficulté d'organiser des réunions centralisées, consiste à se rattacher à des colloques déjà organisés par ailleurs et d'y faire adjoindre des journées consacrées à un auteur particulier. Par exemple, la "Modern Language Association" qui est la plus grande association professionnelle, aura peut-être une section consacrée à Camus. Les démarches sont en cours.

Parmi d'autres thèses en préparation sur Camus, Jacqueline Lévi-Valensi signale le travail entrepris par **Waël Rabad** sur la réception de Camus dans quelques pays arabes (Jordanie, Egypte, Liban, Syrie). **Katerina Kilani** prépare une thèse, sur la réception de Camus en Hongrie, sous la co-direction de **Piroska Sébé-Madacsy** et de **Jacqueline Lévi-Valensi**. [Nous avons appris, depuis lors que **Léonid Waisfeld** prépare une thèse sur "le mythe de Némésis, sous la do-direction de Fernandre Bartfeld (Jérusalem) et Jacqueline Lévi-Valensi (Amiens)].

Le principe d'un colloque sur "Camus et le lyrisme" étant retenu depuis déjà quelque temps, il se précise qu'il pourra avoir lieu à **Beauvais**, sous la responsabilité **d'Agnès Spiquel**. La date en sera, sauf imprévu, les vendredi 31 mai et samedi 1er juin 1996. [Voir ci-après l'«Appel à communication» qu'il a été décidé d'insérer dans ce Bulletin, avec bref résumé d'une quinzaine de lignes du projet, qu'un petit

⁴ Après l'Assemblée Générale, une solution a été trouvée et un accord a pu être passé avec les éditions Minard: les Actes du Colloque d'Amiens paraîtront en un seul volume (n° 16 de la Série Camus) et ce dans des délais très raisonnables.

"comité scientifique" pourra étudier pour organiser le colloque. Le titre de ce colloque devrait être assez large pour que l'on puisse traiter du lyrisme personnel de Camus et de sa position à l'égard du lyrisme

Fernande Bartfeld va publier sous peu dans les "Archives" de la *Revue des lettres modernes*, une étude sur le voyage de Camus en Amérique du Sud, ayant refait l'itinéraire de Camus en 1949 à partir de documents inédits recueillis sur place. La différence entre le Camus officiel en mission et le Camus voyageur privé sera très sensible.

A l'automne paraîtra un numéro spécial de la revue japonaise "Equinoxe " consacré à Camus, avec, entre autres, un article de **Paul Viallaneix** sur *Le Premier homme*.

Waël Rabadi souhaite que les Actes des colloques déjà parus soient envoyés aux principales bibliothèques universitaires des pays du Moyen-Orient. Il apparaît que la meilleure solution serait de passer par le ministère des affaires étrangères (directeur des relations scientifiques et culturelles) et les attachés culturels français de ces pays pour qu'ils en fassent la demande administrative et la commande.

Monsieur Saad (Professeur à Paris-III) présente un ambitieux projet franco-uruguayen concernant Camus, avec colloque, exposition (de Maurice Petit?), représentations théâtrales (*Caligula, La Chute*), cinématographiques (*Vecciali?*). Octavio Paz serait invité. Les thèmes abordés dans les conférences pourraient être: Camus et l'amérique latine, Camus et la littérature américaine, Camus et la démocratie, l'ironie de Camus, le renouveau du discours romanesque, regards actuels sur Albert Camus, etc. Ces manifestations pourraient se dérouler en septembre 1996. Le séjour serait pris en charge par l'Université, mais pas le voyage. La Société des Etudes camusiennes est évidemment très intéressée par ce projet dont il faudra préciser les conditions de réalisation.

APPEL A COMMUNICATIONS

Dans la perspective de votre participation active au colloque de **Beauvais** les 31 mai et 1er juin 1996 sur **Albert Camus et le lyrisme** par une communication que vous souhaiteriez y faire, nous vous demandons de prendre contact avec

Agnès SPIQUEL
8, rue André Chénier
94600 - Choisy-le-Roy

en indiquant le sujet dont vous traiteriez (concernant soit le lyrisme personnel d'Albert Camus soit sa position à l'égard du lyrisme) que vous présenterez en une quinzaine de lignes pour permettre au Comité d'organisation du Colloque de le structurer au mieux.

Votre proposition devra nous parvenir avant la fin du mois de janvier 1996, "délai de rigueur".

CAMUS PHILOSOPHE ?

Nice - 7/8 avril 1995

Les 7 et 8 avril 1995 s'est déroulé à Nice le colloque "Albert Camus philosophe?", organisé par le Centre de Recherches d'Histoire des Idées, la société Azurienne de Philosophie et la Société des Études Camusiennes.

Jacqueline Lévi-Valensi s'interroge sur les rapports entre romancier et philosophe à partir de la célèbre formule des *Carnets* : "Si tu veux être philosophe...". Pour elle, Camus, qui a vu sa carrière de professeur de philosophie brisée par la maladie, est un penseur, un artiste, non un philosophe. Sa pensée s'élabore en dehors de tout système. Pour lui, l'écriture romanesque est double: elle l'aide à se libérer de sa "mauvaise conscience" et assouvit son désir d'être philosophe. Ainsi, les essais de *L'Envers et l'endroit* ont-ils une portée symbolique; ils sont à la fois réflexion sur la condition humaine, recherche d'ordre éthique et désir de conter. *Le Mythe de Sisyphe*, lui, est un essai philosophique à visée romanesque. Le philosophe en lui examine l'absurde et la révolte, tandis que le romancier ramène ces faits à la mesure de l'homme. S'il pose les questions inhérentes à la condition humaine, la réponse est incarnée dans ses personnages. Philosophie et roman se relaient sans se confondre dans son oeuvre. Cependant, Camus n'est pas philosophe, comme le montre son doute à l'égard de la raison et de l'Histoire dans *L'homme révolté*, essai dans lequel le roman est présent à travers le personnage de Prométhée. Pour Camus, la création romanesque, celle d'un monde imaginaire qui corrige le monde réel, a une signification philosophique: le roman transforme la vie en destin, comme le montrent *L'Étranger* et *La Peste*. Ses romans, qui abordent les questions fondamentales de l'existence, ont une portée éthique et métaphysique.

Pierre Caussat se penchant sur le Diplôme d'Etudes Supérieures de Camus, "Enquête sur les préludes d'une pensée", évitant la tentation hagiographique et se refusant aussi à voir dans ce texte le germe de l'oeuvre future. L'auteur résume ainsi lui-même le texte riche, dense et parfois très technique, de sa contribution:

I - Prélude à un prélude. Est clairement repérable ce qui doit être évité

- l'excessivement étroit: une lecture académique (à la manière d'une soutenance) et documentaliste (les faits divers de la genèse du Diplôme);
- l'excessivement large: présupposer que tout Camus est déjà en germe dans ce texte «de circonstance». (Quel germe et de quel Camus?)

Curieusement, cette difficulté est esquissée par Camus lui-même à la fin du Diplôme: paradoxe de la certitude (insuffisante) des faits et de la suffisance (incertaine) des théories (II, p. 1308). On est tenté d'évoquer une «lecture symptômale», mais ce terme est faussement modeste; on lui préférera celui d'«herméneutique atonale» (au risque d'usage abusif et obscur d'un tel prédicat).

II - Contenu: certitudes et questions.

Au centre du texte, on a l'affrontement entre hellénisme et christianisme: ou, mieux, échange, au point qu'il est possible de décrire une ligne droite, du christianisme «évangélique» au christianisme pensé (Saint Augustin), en dépit des courbures (Gnose et Plotin). Mais un parcours aussi rectiligne gomme trop vite les variations (et les tentations) que représentent ces courbures (qu'il faut donc méditer) et surtout assourdit la figure même de Saint Augustin en son combat solitaire et tenace pour affirmer une «résistance» et imposer une «nouveau»,

III - A la recherche de la «pensée méditerranéenne» (II, p.1306).

Trois traits paraissent émerger en ces bouillonnements: en dépit de tous les croisements, la consolidation «d'inconciliables» et «d'irréductibles» (philosophie contre religion, esthétique contre tragique); la puissance de «transfiguration» (le terme apparaît au début et à la fin du texte) au coeur de ces oppositions: au moyen et en refus de la philosophie grecque, la naissance d'un «homme chrétien» reconnaissable aux limites qu'il revendique (humilité) en même temps qu'à la grandeur à laquelle il se risque (péché et grâce).

IV - La répétition de «l'esprit méditerranéen» aujourd'hui.

Saint Augustin a contribué à constituer le christianisme «en philosophie» (p.1309); mais c'est une philosophie en marge de «la» philosophie, résistant aux réductions doctrinales; une philosophie de l'incarnation qui s'oblige à maintenir l'exigence d'une incarnation de la philosophie, contre les séductions des systèmes; cette obligation vaut toujours, et singulièrement pour Camus, en ce lieu et en ce temps: une manière d'être fidèle à l'exigence de nouveauté.

"Je ne suis pas philosophe. Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il faut se conduire. Et plus précisément comment on peut se conduire quand on ne croit ni en Dieu ni en la raison" (p. 1427).

Dans une communication complémentaire de celle de Jacqueline Lévi-Valensi, *"Le Premier homme / Les Carnets, lectures croisées; vers une philosophie implicite"*, **Pierre Grouix** annonce d'emblée qu'il voit dans ces deux oeuvres le congé du philosophique au profit d'une quête personnelle. Pour lui, le philosophique est absent du *Premier homme*, le terme n'apparaît qu'une fois, dans un emploi ironique. Mais il s'agit d'un roman inachevé... Les personnages de Camus ont des attitudes philosophiques mais ne sont pas des philosophes. Ainsi peut-on parler du stoïcisme des héros de *La Peste*. Sa philosophie s'incarne dans des personnages romanesques; prendre modèle sur Malan, figure de Jean Grenier, représente la tentation philosophique du roman posthume et inachevé. Pierre Grouix voit dans le couple Cormery-Malan une réplique de Mersault-Zagreus qui équivaut au couple homme-de-pensée, homme-d'action. Mais Malan était appelé à disparaître *du Premier homme* comme le note Camus: "Chapitre à écrire et à supprimer".

Cependant, Camus respecte la philosophie. Ses critiques à l'égard des philosophes dans *Carnets 3* s'adressent surtout aux juges-pénitents existentialistes: "Tribus de chiens assemblés dans les cités qui rongent des idées". Pierre Grouix étudie trois extraits des *Carnets 3* pour montrer que, tout comme le *Premier homme*, le dernier Camus remet en cause une philosophie qui l'éloigne de la mère, de celle qui ne sait pas lire. Pour rejoindre la mère, il faut donc s'éloigner de la philosophie.

Pierre Grouix propose, pour finir, une lecture religieuse du *Premier homme*. La religion lui semble, en effet, pour le roman, une clé plus opérante que la philosophie. Il note la redondance des termes religieux dans cette oeuvre et voit dans la mère, le Christ. Finalement, chez Camus, le romanesque remet en cause la philosophie et privilégie la morale. Il se demande enfin si l'on ne pourrait pas parler d'une philosophie du silence dans l'oeuvre camusienne.

"Albert Camus philosophe?", s'interroge **Maurice Weyembergh** pour qui il existe non pas une, mais des philosophies. De cette multiplicité d'objets découle une multiplicité de méthodes. Or, la philosophie tend vers l'unité, voire la totalisation, amenant les gens à se condamner entre eux. Camus n'est pas philosophe, car il n'élève pas une méthode en paradigme universel. D'autre part, la philosophie dispose de moyens d'expression variés: traité, aphorisme, essai. Or, si Camus n'a pas écrit de traité, il a en revanche écrit des aphorismes et des essais, mais sans volonté de totalisation, même s'il désire trouver une unité comme l'indique la fin de *L'Homme révolté*: "La totalité n'est pas l'unité".

M. Weyembergh distingue ensuite le philosophe professionnel du philosophe occasionnel. Le premier enseigne généralement la philosophie - en ce sens Camus

n'est pas philosophe -, tandis que le second est plutôt un penseur, - ce que serait Camus.

Il envisage ensuite ce que trois philosophes disent de la philosophie: H. Schelsky, H. Arendt, R. Rorty, et confronte leurs propos à l'activité de Camus. H. Schelsky, philosophe de formation, distingue le savoir nécessaire au travail, le savoir nécessaire à l'orientation, le savoir salvateur. Les adeptes du premier sont les producteurs de biens, ceux du deuxième, les producteurs de sens. Les religions et les idéologies constituent le troisième. Les limites entre ces trois domaines, qui s'interpénètrent, sont mal définies. Pour M. Weyembergh, le discours camusien relève plutôt du savoir d'orientation, puisque Camus s'interroge en particulier sur le sens à donner à l'existence.

Après avoir remarqué que H. Arendt se veut plus théoricienne de la pensée philosophique que philosophe, notre orateur note que l'opposition entre vie active et vie de l'esprit domine son oeuvre. De la première relèvent le travail et l'action, de la seconde la pensée, la volonté, le jugement. La pensée rend présent ce qui est absent; sans son élaboration, ni philosophie, ni art. Camus, dans cette optique, serait écrivain et philosophe, comme en témoigne la célèbre phrase des *Carnets*: "On ne pense que par image. Si tu veux être philosophe, écris des romans". La métaphore rend visible ce qui ne l'est pas. Or, Camus voulait créer des mythes, ou redonner vie à d'anciens, comme en témoignent Sisyphe ou Prométhée. *La Peste*, *L'Homme révolté*, ou *Les Justes* sont des histoires élevées en mythes et qui acquièrent ainsi une signification philosophique.

M. Weyembergh consacre la dernière partie de sa communication au philosophe américain R. Rorty qui oppose le "philosophe systématique" au "philosophe édifiant". Le premier prend pour modèle la science, le second la poésie et la littérature. Aux yeux du premier, le second n'est pas philosophe. Rorty en vient ainsi à opposer la Philosophie à la philosophie, la majuscule à la minuscule. La première prétend définir des notions telles que la vérité, le bien, le beau, etc.; la seconde trouve cette prétention démesurée. Enfin, il développe la notion de l'ironiste libéral comme idéal de l'intellectuel: celui-ci vise à l'auto-crédation, à l'auto-perfectionnement. Camus se situerait dans doute du côté du philosophe édifiant et de l'ironiste, comme en témoignent d'une part *L'Homme révolté*, d'autre part les mythes. "Ni victimes ni bourreaux" rappellerait l'utopie de Rorty.

Ainsi, pour M. Weyembergh, la sagesse de Camus se situe dans le sillage du savoir d'orientation (qui donne le sens) du penseur arendtien et de l'ironiste libéral à la Rorty. Camus n'est pas un philosophe professionnel, c'est un essayiste qui fait aussi de la philosophie, un écrivain.

Que l'on permette à l'auteur de ce compte-rendu une intrusion, pour remercier vivement **Jean Saracchi** d'avoir eu la gentillesse d'assurer lui-même le résumé de sa communication. Le voici.]

«Camus, non philosophe sans le savoir, ou ... philosophe sans que Sartre le sache.»

La première tentation fut, sous le titre "Camus, non philosophe sans le savoir", d'emboîter le pas à Sartre qui inculpait l'auteur de *L'Homme révolté* d'"incompétence philosophique". Il était facile de produire des chefs d'accusation, ou bien sur le mode sérieux du constat culturel - le peu de place ou la place nulle réservée à Camus dans les dictionnaires, encyclopédies, gradus (un exemple: dans le *Dictionnaire des notions philosophiques*, aux **PUF**, "révolte", concept esthétique, n'est cautionné que par Max Ernst) - ou bien sur le mode ludique de la prise au mot (Camus dit: pas de philosophes espagnols? Lui-même n'aura bâti qu'une philosophie en Espagne), ou bien sur le mode scrupuleux d'une définition minimale de l'attitude philosophique, incompatible avec la posture imprécatoire, comme dirait Maritain (par exemple, la si obsédante incrimination, par Camus, de l'injustice divine, là où le philosophe dit, avec Maître Eckhart: "La Justice n'est rien d'autre que Dieu").

S'ajouterait à ces chefs d'accusation l'aveu de Camus lui-même - "Je ne suis pas philosophe" - où l'on pouvait lire une tactique défensive, le camouflage, par feinte modestie, d'une inaptitude rédhibitoire à l'idée comme à la praxis.

Sartre philosophe, Camus non philosophe: affaire classée. Camus, au mieux, philosophe existentialiste (peu importe qu'il s'en défendit), Kierkegaard au petit pied pour "temps modernes". Mais l'existentialisme, on le sait (accord, là-dessus, de Maritain et de Sartre) n'est pas précisément une philosophie.

La preuve décisive de cette "incompétence philosophique" pouvait être fournie par une comparaison esquissée entre *L'Homme révolté* (1951) et quelque dix ans plus tard (1960) *La Critique de la raison dialectique*, qui serait comme une mise à pied (-noir) de la médiocre dialectique de *L'Homme révolté* mal instruit et de Hegel et de Marx. Ici (HR) un concept mal lavé du romantisme (révolte), là une texture de concepts serrés (le pratico-inerte, la rareté, etc.). Ici, des effets rhétoriques, là une chaîne de déductions impeccables. Un exemple: la page et demie sur Spartacus (HR), grandiloquente, confrontée aux seize pages de la *Critique* sur la colonisation, modèle d'analyse philosophique (totalisation du savoir, méthode, idée régulatrice, arme offensive, communauté de langage) sur l'horizon de l'indépassable marxisme.

Mais ces seize pages, à y regarder de près - découverte désopilante!- découvriraient, dans leur grise griserie conceptuelle, des contre-images d'Épinal (relevant de la rhétorique classique) ou même des assertions grossièrement erronées. Il apparaissait que la "colonie", pensée par Sartre, était un concept d'école, frappé de cet idéalisme dont le philosophe prétendait se garder, et qu'il y avait plus la vraie philosophie de la colonie dans *Le Premier homme*, complément, sur ce point, à *L'Homme révolté*.

Il s'imposait dès lors de jeter la suspicion sur une philosophe au fond académique - qui déroulait ses dissertations au mépris des réelles complexités de l'Histoire (qu'est-ce qu'une colonie, de la Grèce pré-socratique à l'Algérie de l'oncle Étienne? - celle-ci n'aurait-elle pas illustré un "développement unique dans le monde colonial - suggérait P. Nora en 1961 - "de rapports non coloniaux"?). Il devenait loisible et même loyal de préférer à la dialectique fuligineuse d'un homme de la caverne, occupé à de ténébreuses besognes d'éternel "Khâgneux", les lumineuses échappées de *L'Homme révolté* ou même du *Premier homme* vers la pensée aurorale, ou méridienne, comme on veut, de la Grèce. Et il était piquant de suggérer avec Adorno, marxiste dégrisé de la totalisation dialectique, "une façon de philosopher" décelable dans l'essai ou dans "le flot de la pensée narrative", une "pensée philosophique" qui naviguerait "entre la technique intellectuelle et le dilettantisme". Oui, en ce sens, Camus serait philosophe sans que Sartre le sache, et c'est même cela qui ferait de Camus, subrepticement, un philosophe: que Sartre ne le sache pas. Resterait à insinuer que Camus, philosophe sans le savoir, aurait échoué (vs Beckett) précisément à n'être pas philosophe.

[J.S.]

Dans une communication intitulée "Terre et ciel chez Camus", **J.-F. Mattéi** remarque d'emblée qu'aux deux pôles extrêmes de l'oeuvre de Camus, *L'Homme révolté* et *L'Été*, on trouve en ouverture une épigraphe de Hölderlin. Dans le texte de 1951, le poète voue son coeur "à la terre grave et souffrante"; trois ans plus tard, dans le second texte, il s'adresse à celui qui est "né pour un jour limpide", se trouvant ainsi exposé à la lumière légère du ciel. ⁵ « L'alliance originelle de la Terre et du Ciel commande aussi bien l'essai historique chez Camus que cette méditation sur le monde que l'auteur qualifiait, de façon toute nietzschéenne, de "pensée de midi". On pourrait légitimement parler ici de pensée cosmique. Car c'est bien de la figure du monde qu'il s'agit, d'un monde qui "finit toujours par vaincre l'histoire", selon la remarque de Noces. Son visage natif, tel qu'il s'offre dès *L'Envers et l'endroit*, le premier texte publié en 1937, puis à travers toute l'oeuvre camusienne, jusqu'à la conférence de décembre 1957 en Suède, est apparu sur les

⁵ Nous nous permettons de reproduire ici le résumé que J.F. Mattéi avait communiqué aux organisateurs du colloque. Nul ne saurait être plus fidèle...

rivages communs de cette mer autour de laquelle l'Europe a commencé. On doit reconnaître dans ce "visage" du monde, la présence d'un "être plus secret", nourri de ciel et de mer, contre lequel échouent "les puissances d'abstraction et de mort". Ce visage secret du monde, que sa trop grande familiarité occulte, noue "l'entente amoureuse" de la Terre et de l'Homme dont parle *Noces* aussi bien que *L'Été*. Elle évoque la quaternité hœlderlinienne de Terre et Ciel, Hommes et Dieux, ainsi que le "Quadriparti" (Geviert) heideggerien de "Terre et Ciel, Divins et Mortels". Mais si, pour les penseurs de la Forêt Noire, l'unité de la Terre et du Ciel appelle l'unité correspondante de l'homme et du dieu dans ce que Heidegger appelle "une appartenance plus riche" ou encore "l'entier de Terre et Ciel, Dieu et Homme" (*Approche de Hölderlin*), l'écrivain méditerranéen soustrait les dieux de cette figure cosmique, et écarte finalement les hommes eux-mêmes pour ne laisser à nu que "la nature des hommes" (*Noces*). Le renoncement de la rencontre entre les hommes et les dieux, l'occultation des signes des divins et des gestes des mortels, témoignent, chez Camus, de la disparition du sens. A l'indifférence du monde ne répond que le dénuement de l'homme. Même Djemila, l'histoire abolie, ne permet plus aux dieux de parler aux hommes: l'ancienne cité romaine n'est qu'un "grand cri de pierre" jeté "entre les montagnes, le ciel et le silence" (*Noces*). Et le penseur, sculpté par le vent, finira à son tour comme "une pierre parmi les pierres", désormais réduit à "la solitude d'une colonne". C'est bien le retrait des dieux et, en parallèle, l'effacement des hommes, qui conduiront l'auteur de *L'Étranger* à reconnaître l'absurde confrontation entre son "désespoir profond" et "l'indifférence secrète du monde" (*L'Envers et l'endroit*)».

"Albert Camus, philosophe pour classes terminales?" se demande **Jean Yves Guérin**, reprenant sous forme interrogative une formule ô combien célèbre! Après avoir brossé un tableau des rapports entre littérature et idées depuis le XVIII^e siècle, il remarque qu'on a longtemps distingué littérateurs et philosophes. Cependant, en 1945, on assiste à un revirement: il semble que les philosophes prennent le pouvoir intellectuel. Assurément, Camus n'est pas l'un des leurs. Élève à Alger de Jean Grenier qui exercera sur lui une influence déterminante, interdit d'agrégation, il renonce à une carrière de philosophe-fonctionnaire et devient d'abord journaliste - dès 1939 pour Alger-Républicain - puis éditorialiste à *Combat* dès la Libération, après avoir rejoint la Résistance en 1943. On peut lire dans *Lettres à un Ami allemand* les raisons de son engagement. Dès cette époque, il pose le problème de la violence puis, après la guerre, celui des totalitarismes. Cependant, *Ni Victimes ni Bourreaux*, puis *L'Homme révolté* sont ignorés ou décriés par les autorités légitimes. Camus se retrouve quasi solitaire dans le débat philosophique de l'après-guerre. Il n'adhère pas au discours marxiste prédominant: la fin ne saurait pour lui en aucun cas justifier les moyens; il se méfie de l'Histoire. Dès 1946, il annonce la "fin des idéologies". On ne reconnaîtra que plus tard sa modernité.

Tous les participants, et en particulier les Membres de la Société des Études Camusiennes, tiennent à remercier Madame **Anne-Marie Amiot**, organisatrice de ce colloque, pour sa gentillesse, son efficacité et son courage.

Marie-Thérèse Blondeau.

MORT D'UN PEINTRE

Louis Bénisti
(t 1 er mai 1995)

Louis Bénisti nous a quittés dans le grand âge. Ces dernières années, il avait perdu une partie de la vue, saisissant le monde dans l'angle de son regard et dans l'acuité de sa mémoire. Il atteint alors le plus haut de la peinture, là où toutes choses se répondent dans le jeu des couleurs et la transparence de la lumière. A l'aide d'anciens dessins il recompose, au delà de toute anecdote, les femmes et les enfants des rues d'une Casbah perdue.

Déjà, en 1934, Albert Camus dans une de ses premières critiques disait: "Louis Bénisti est un des rares artistes jeunes qui ait compris qu'une oeuvre doit être longtemps portée en soi. Son art est à ses débuts, ses conceptions sont presque mûres. Il a compris qu'on ne crée pas une oeuvre avec des interrogations et des inquiétudes, mais qu'une oeuvre est une réponse". Bénisti participa à l'aventure théâtrale de Camus au Théâtre du Travail, puis à celui de l'Equipe où il réalisa des masques et des costumes.

Il fut rami de tous les artistes, des peintres autour de Galliera, de ceux qu'on appelait la "génération du môle", avec les poètes Jean Sénac et Mimoud Brahim, des écrivains, outre Camus, d'Emmanuel Roblès à Jean Pélégri et Mouloud Mammeri, et de l'éditeur Edmond Charlot qui lui ouvrit souvent sa galerie.

Après l'indépendance, Louis Bénisti et sa femme Solange demeurent en Algérie où Solange exerça son art de médecin auprès des femmes et des enfants de la Casbah et de Bab-el-Oued. Leur fils, Jean-Pierre, est lui aussi médecin.

A leur retraite ils s'établissent à Aix-en-Provence. La gaieté et la liberté de Louis Bénisti firent que jusqu'à ces dernières années il a été entouré de jeunes et fortes amitiés. Sa vie fut belle, ses amis et son fils assureront la survie de son oeuvre.

Jean de Maisonseul.

Louis Bénisti est mort le ter mai 1995 à l'hôpital d'Evian. Il n'avait plus parlé depuis le 12 avril. Ce jour-là, en effet, il a tenu à téléphoner à plusieurs de ses amis. Je fus un de ceux-là. Il m'a dit, comme aux autres amis:

**"Jean, c'est la fin... Aussi je voulais te dire que j'aime deux choses: la grandeur et les amis.. Que moi, de Bab-el-Oued, j'ai connu les plus grands... Et que l'Algérie m'a fait. Il faudra dire aussi aux Algériens que je les ai toujours aimés et que je les embrasse.
Tu entends, Jean: la grandeur, les amis, les Algériens..."**

(Je lui ai promis de le leur dire)

Jean Pélégri

BIBLIOGRAPHIE

Emmanuel Roblès (t) *Camus, frère de soleil*, Ed. du Seuil, Paris, avril 1995, 125 p., 80 F.)

Abdelkader Djemaï, *Camus à Oran*, 116 p., 80 illustrations, Préface d'Emmanuel Roblès, Editions Michalon, Paris, mai 1995, 120 F. (En fin de ce bulletin vous trouverez un Bon de commande à tarif préférentiel pour les membres de notre Société: 100 F franco de port)

Heinz Robert Schlette publie en septembre 1995 *Der Sinn des Geschichte von morgen*, *Albert Camus' Hoffnung* (Le sens de l'histoire de demain. L'espoir d'Albert Camus), éditions Knecht, Frankfurt/M..où il reprend le thème traité par lui lors du colloque de Strasbourg sur Camus et l'Europe: "Camus et la technique".

Sur *Le Premier homme*

La brochure originale de **Paul-F. Smets**, dont nous avons rendu compte dans le précédent Bulletin:

ALBERT CAMUS
ce "premier homme"

"Trente-cinq ans ont passé depuis la mort de Camus. Pourquoi "Le Premier homme" vient-il si tard? Comment? Que signifie-t-il? Que représente-t-il? Une première analyse de la réception de cet ouvrage essaye de répondre."

Cette brochure peut être acquise au prix de 300 BEF l'exemplaire (frais et port inclus = 50 FF) par mandat postal international libellé à l'ordre de "Théâtre Camus", 49, square Marie-Louise, B-1040 Bruxelles, avec adresse complète de l'expéditeur.

La Voix du Nord du jeudi 8 juin 1995 signale, dans un article de J.F. Gintzburger: "*Sous les obus, on traduit encore Camus*", que **Ksneija Crvenkovik** a traduit en croate, à Sarajevo, et publiera prochainement *Le Premier homme*, les éditions Gallimard ayant renoncé aux droits d'auteur et une fondation américaine finançant l'impression de l'ouvrage. **Le Monde des livres** du vendredi 1er septembre signale cette parution aux éditions "Zid" (Le Mur).

Jere Tarie nous envoie un ouvrage intitulé *Albert Camus* contenant la traduction en croate de *La Peste*, de *La Chute* et du *Discours de Suède*, traduits respectivement par Ivo Hergesic, Melita Wolf et Jere Tarie (Zagreb, **1995, 355 p.**).

Heinz Robert Schlette de son côté nous signale la traduction en allemand du *Premier homme* par **Uli Aumüller** aux éditions Rowohlt, Reinbek 1995. Le même auteur avait donné en 1994 une remarquable nouvelle traduction de *L'Etranger*, chez le même éditeur.

Brigitte Sândig a publié une monographie "Albert Camus" - Reinbek b. Hambourg 1995.

Edward J. Hugues, *Le Premier homme / La Peste*, Glasgow. Introductory Guides to French Literature, 33, 1995.

ARTICLES

Paul Viallaneix a publié dans la revue *Foi et Vie* (139, boulevard du Montparnasse, 75006, Paris) de janvier 1995, p.25-34, sous le titre "Le défi du mal: dialogue avec Albert Camus", le texte de la conférence qu'il avait donnée au Temple de la rue Madame (paroisse protestante du Luxembourg).

Maryse Adam-Maillet, "Des tombeaux et des papillons", *Lettres actuelles*, n° 4, janvier-février 1995, p.23-27.

Tadashi Suzuki, membre de la section japonaise de notre Société, a publié, en français, dans *The Journal of Gifu Keizai University*, vol. 29, n° 1, 1995, p.203-228, "La Mère et les mots, - une contribution aux études de la genèse de *L'Envers et l'endroit*".

Sharad Chandra a publié dans *The Metropolis on Saturday* des 11-12 juin 1994, à Bombay "The legend of Albert Camus".

Jeanyves Guérin, "Des *Chroniques algériennes* au *Premier homme* : pour une lecture politique du dernier roman de Camus", *Esprit*, mai 1995, p.5-16.

Brigitte Sändig a complété son article "Camus" dans *Kritisches Weiterbuch der fremdsprachigen Gegenwartsliteratur*, München, Text und Kritik, 36ème livraison. Elle a également publié dans *Orientierung* (Zurich, 31 mai 1995 p. 123-124) sous le titre "Der Politische Camus" (Camus, le politicien), une étude de l'ouvrage de Jeanyves Guérin: *Portrait de l'artiste en citoyen*".

Dans les **Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes - Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte** (Universitätsverlag C. Winter Heidelberg - 1995) **Brigitte Sändig** toujours publie un long article (p.82-97) sur Benjamin Constant et Albert Camus: "Constant und Camus die absolute Macht", dont voici le résumé:

" Entre Benjamin Constant et Albert Camus, on peut constater une concordance surprenante dans la description des pratiques du pouvoir total ainsi que de son refus complet. (L'expression *pouvoir total* doit être prise ici comme un terme commun pour définir, malgré les différences évidentes entre l'empire napoléonien et les régimes totalitaires du 20^e siècle, les réactions semblables des deux écrivains.) Constant qui se considérait comme un théoricien et un orateur politique et qui voyait la lutte pour les libertés civiques comme le sens de sa vie, déduit de sa confrontation avec le régime napoléonien - qu'il qualifie *d'usurpation* - des connaissances profondes quant à l'action du pouvoir total: connaissances qu'il décrit de manière plutôt théorique. En revanche, Camus, plus disposé à s'exprimer par des oeuvres d'art, traite l'impact du totalitarisme surtout de manière littéraire et métaphorique. Néanmoins, leur position en regard du pouvoir total est analogue: tous les deux tentent de limiter les droits de l'Etat devant l'individu, d'établir des libertés légales et de les réaliser, de fonder un lien social sur la responsabilité de l'un pour l'autre; et, tous les deux essaient de réaliser ces propos dans l'action."

Cet article est paru en français dans les Actes du colloque "Albert Camus aujourd'hui", Cluj-Napoca, Maison du livre scientifique, 1995, sous le titre "Constant et Camus et le pouvoir total"

Dans **Nach der Aufklärung? Beiträge zum Diskurs der Kulturwissenschaften**, (Wolfgang Klein et Waltraud Naumann-Beyer, Berlin 1995, p.171-179), **Brigitte Sändig** publie également "Camus' "Geschichte von Europas Hochmut" " ("L'Histoire de l'orgueil européen" de Camus).

Mark Orme, "Up where he belongs: Camus à l'affiche in Paris", *French Studies Bulletin*, n° 54, Printemps 1995, p.17-18.

Reinhold Boschki mentionne dans sa thèse de doctorat le travail du théologien catholique **J.-B. Metz**: "Der Schrei. Gott und Mensch in Werk von Elie Wiesel" (Le cri. Dieu et l'homme dans l'oeuvre d'Elie Wiesel), édition Grünwald, Mainz 1994, qui étudie l'influence de Camus sur la pensée d'Elie Wiesel.

H.R. Schlette nous signale à ce propos quelques textes susceptibles d'intéresser les lecteurs du Bulletin:

J Knopp, "Wiesel and the Absurd", dans "Responses to Elie Wiesel", H.J. Cargas ed., New-York, 1978, p.92-101.

R.C. Lamont, "Elie Wiesel: In Search of a Tongue" dans "Confronting the Holocaust", A.H. Rosenfeld & I. Greenberg ed., Bloomington/London, 1978, p. 80-98.

S.W. Frankel, "Jewish Sources in Elie Wiesel's work" Dissertation, University of Oregon, 1981.

J.K. Roth, "Elie Wiesel", *Dictionary of Literary Biography Yearbook 1987*, J.M. Brook ed., Detroit 1988, p. 388-401.

R. Walter, "Die verzweifelte Hoffnung eines Zeugen. Leben und Werk des Elie Wiesel", *Stimmen der Zeit* 1987, Nr6, p.567-570.

R. McA Brown, "Elie Wiesel - Zeuge für die Menschheit", Freiburg 1990 (Traduit de l'anglais).



VU, LU, ENTENDU

Prassinos, tout simplement.

Mario Prassinos n'est pas de ceux qu'on présente. De 1937 - date de la parution de six de ses dessins commentés par sa soeur, Gisèle Prassinos, aux éditions GLM - à 1985 - date de sa mort -, il a traversé la vie artistique contemporaine. Il a mis son talent à l'écoute de tout ce qui pouvait compter dans cette période: l'art du livre comme la tapisserie, la gravure comme les décors de théâtre, la peinture aussi.

Et dans ce parcours diversifié l'ancrage des Prétextats vient manifester un point fixe. Le grand père Prétextat, retrouvé à la cinquantaine par Mario Prassinos, avait lui aussi besoin de mûrir pendant dix ans, de retrouver des compagnons, de quitter la forme figurative. La peinture qu'il suscite peut prendre des formes différentes dans laquelle la couleur répond à l'organisation de l'espace. Prassinos n'écrivait-il pas en 1970-1971 à mi-chemin de sa quête: " J'ai établi une relation entre quelqu'un qui fut, ce qu'il a été à mes yeux et peut-être à ce jour, cent cinquante ouvrages (tableaux, sculptures, gravures, tapisseries) dont il est le sujet"? D'où cette densité des rencontres.

Prétexte ou obsession, ce titre pluriel générateur d'oeuvres multiples constitue l'aboutissement de l'oeuvre de Prassinos. En ouvrant cet itinéraire, la Galerie Thessa Harold présentait récemment une quarantaine d'oeuvres graphiques sur ce thème. Mais les Prétextats sont aussi l'occasion d'un Retour Amont, comme s'ils constituaient la synthèse de tous ces proches de Prassinos. Les textes écrits pour des expositions de Prassinos ou autour de son oeuvre, reproduits dans le catalogue prennent un nouveau sens. L'oeuvre de l'artiste y apparaît dans sa proximité avec Gisèle Prassinos bien sûr, mais aussi René Char, Max Jacob, Raymond Queneau, Pierre Seghers et d'autres.

Le sillage Gallimard, chez qui se tenait deux jours avant le débarquement de juin 1944 une exposition de peinture de Prassinos s'y lit encore: Queneau pointe son nez, et les cartonnages de Prassinos font toujours la joie des bibliophiles.

Camus aussi est là: par la reproduction d'une photographie prise en 1958 lors du voyage en Grèce - et surtout par le texte composé pour l'exposition d'Amsterdam en 1951.

Guy Basset.

N.B.: Décidément, les textes de Camus sur les artistes contemporains sont fréquemment courts. Le texte sur Mayo, contrairement à ce que j'avais indiqué dans un précédent Bulletin se réduisant à la simple phrase citée dans le catalogue de l'exposition de Lourmarin.

La sensualité s'est toujours exprimée, en peinture, par des courbes. Et si la peinture moderne, pendant longtemps, a préféré les angles aux courbes, c'est qu'elle a déserté la sensualité pour une sorte de frénésie abstraite qu'elle croyait plus audacieuse, mais dont le diagramme hâché, finalement, parle au sexe plus qu'aux sens. Encore un peu, et nous regrettons Le Corrège, et ce que les décadents du dernier siècle appelaient le doux mystère de la femme.

Mais l'originalité de Prassinos, le paradoxe de son art, en tout cas, est d'exprimer avec des angles une sensualité persuasive. C'est qu'il est méditerranéen. En lui, la méditerranée est plus forte que le pathétique des idées et des théories que nous devons au Nord, éternel adolescent. Il parle le langage de son époque, il le faut bien, mais il parle aussi d'un autre temps et d'une autre patrie au-dessus des âges; derrière le désordre contemporain, la mer éternelle sourit mystérieusement. Elle sait, nous savons, qu'elle reviendra demain, inéluctablement, sur la plage des jours, pour y effacer les dessins hirsutes de l'angoisse contemporaine.

Albert Camus.

Catalogue Mario Prassinos, Amsterdam,
Kunsthandel Santee Landweer, N.V. 1951.

Edmond Charlot éditeur.

Michel Puche vient de faire paraître la bibliographie commentée et illustrée des ouvrages publiés par **Edmond Charlot**. Au total 292 titres différents ont été publiés, la majeure partie sous la bannière Charlot (270). Ce décompte n'inclut ni les rééditions ni les revues qui sont mentionnées mais non décrites. *Rivages* publia deux numéros avant la guerre, «deux conques dorés que l'on peut encore porter à l'oreille si l'on veut écouter la rumeur harmonieuse» écrivait Roblès en 1960. *L'Arche* cessa en 1948 avec le numéro 29, seuls deux numéros doubles sont compris dans la série (18-19 et 27-28). Ce catalogue inclut les éditions dans lesquelles Edmond Charlot était partie prenante: éditions de Maurétanie, Vraies Richesses, Méditerranée vivante, Rivages, Raisins de Smyrne ou Haut Quartier.

Une chronologie de 1933 à 1981 donne les grands axes des événements littéraires auxquels Edmond Charlot a été mêlé. Elle précède une présentation des principales collections du catalogue: les deux séries de *Méditerranéennes*, *Fontaine*, dirigée par Max-Pol Fouchet, *Poésie et Théâtre* dirigée par Camus, *Les 5 continents* dirigée par Philippe Soupault, *Ciel et Terre* dirigée par Jules Roy, *les dix meilleurs romans* choisis par André Gide. Et Michel Puche forme le voeu que des chercheurs poursuivent l'analyse de ce catalogue et que se constitue un fonds des éditions Charlot.

Les ouvrages sont décrits par ordre alphabétique et le fonds Charlot ne fait pas l'objet d'un traitement chronologique de synthèse, ce qui est dommage.

La préface signée de Jules Roy est la reprise du très beau texte intitulé «Nous fûmes le rêve d'Edmond Charlot» paru dans la revue *Loess* qui avait consacré un numéro à Edmond Charlot il y a quelques années. En février 1982, les noms de Camus, Charlot et Roy se croisent encore dans un livre publié à Pézenas, retraite studieuse d'Edmond Charlot. *A propos d'Alger, de Camus et du hasard*, dans une collection appelée «Méditerranée vivante», dont le titre répond aux *Méditerranéennes* commencées en 1936!

Camus figure bien entendu à la fois explicitement et en filigrane dans ce catalogue. Michel Puche fait apparaître que *Révolte dans les Asturies* publié sous la bannière *Pour les Amis du Théâtre du Travail*, fut le premier livre publié par Charlot. Imprimé en mai 1936, il précède ainsi les deux titres des *Editions de Maurétanie*, le livre d'André Heinzelmann étant daté d'octobre 1936 et celui de Louise Bosserdet de 1937, corrigé en fin 1936. A propos de *Noces*, il signale des rééditions en 1941, 1945, 1946 et 1947, ajoutant ainsi cette dernière à celles déjà mentionnées par Roger Quilliot. Un exemplaire de cette réédition - avec une couverture Gallimard et une page de titre à l'intérieur à l'enseigne Charlot - avait figuré à l'exposition Camus de la Bibliothèque Municipale de Belfort en 1990. M. Puche précise à propos de l'édition de 1950 (mai) du *Minotaure ou la Halte d'Oran* qu'il fut «publié par ses successeurs après qu'Edmond Charlot eut quitté sa maison d'édition». La description du volume qu'Edmond Brua, *Fables dites bônoises*, paru en 1946 ne signale malheureusement pas qu'il s'ouvre par un *tryptique en guise d'introduction* qui reprend trois articles de presse dont celui que Camus fit paraître dans *Alger Républicain* le 22 novembre 1938.

Pour la connaissance du milieu intellectuel d'Alger entre 1936 et 1945, cet ouvrage est fondamental. Il l'est aussi pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature, dans la tourmente et les prolongements de la deuxième guerre mondiale. Grâce à Michel Puche, le rôle d'Edmond Charlot se trouve ainsi mis en lumière et cette bibliographie commentée prendra place à côté d'autres travaux sur les éditeurs, par exemple ceux qu'Antoine Coron a consacré à des éditeurs plus confidentiels et liés plus profondément avec le milieu surréaliste ou artistique, Guy-Levis Mano ou Pierre-André Benoit.

Guy Basset.

Michel PUCHE, **Edmond Charlot**, préface de Jules Roy, *bibliographie commentée et illustrée*, Domens éditions, Pézenas, 1995, 104 p., 98 F.

A la **Maison de l'acteur** de Montrouge (92120 - 1 rue du 11 novembre) **Paul Martin** a joué *La Chute* d'Albert Camus, mise en scène de Bruno LEBLANC et Paul Martin, du 24 mai au 3 juin 1995, représentations suivies d'un débat le 13 juin 1995 sur "La culpabilité", avec le Professeur **Tomkiewicz**.

Brigitte Sändig a débattu avec un spécialiste de Sartre **Vincent von Wroblewsky**, le 9 juin 1995 à la Bibliothèque de l'Institut français de Berlin, sur la position politique et morale de Sartre et de Camus en 1952: "Les Iles de Galapagos - dernier refuge pour toute morale?"

Marie-Louise Audin a fait à l'Université de **Varsovie** une conférence sur *Le Premier homme*

L'Institut des études classiques et romanes, section française, d'Oslo, a organisé le 28 août 1995, une "Journée Albert Camus" à l'occasion de la réédition de *La Chute*, de la traduction de *L'Homme révolté* en norvégien et de celle du *Premier homme* (éditions Aschehoug), intitulée: "**Encore Camus? Camus encore!**". Le

Premier homme est lancé dans le plus grand "Club des livres" en Norvège. **Nina Sjursen** en fait la présentation dans le magazine des abonnés. Le programme de la journée comportait les interventions suivantes:

Jean Daniel, "Camus dans le siècle", Maurice Weyembergh, "Camus philosophe?", Beïda Chikhi (Université de Paris-Nord), "D'un rivage à l'autre, le sens d'une perte dans *Noces* et dans *L'Été* d'Albert Camus", François Zumbiehl, (Centre Culturel Français, Oslo), "*La Chute* ou la perversité de la culture", Nina Sjursen (Université d'Oslo), "Jeu, justice et bonheur dans *Le Premier homme*".

Jean Daniel a été interviewé par plusieurs journaux norvégiens au sujet du *Premier homme* et tous les grands journaux ont présenté des compte-rendus très favorables du livre.

Dans le n° 10 de la revue semestrielle **Intersignes** (numéro spécial double, printemps 1995, 366p. 139 F - BP 412 - 75233 Paris cedex 05), il est à plusieurs reprises question de Camus (Nicole Loraux, p.284-284, Pierre Vidal-Nacquet, p.299).

Dans "Les continents de l'insomnie" **d'E.M. Cioran,(décédé le 20 juin 1995)** publiés à la suite d' *Itinéraires d'une vie: E.M. Cioran* de **Gabriel Miceanu** (édition Michalon, 18 rue du Dragon - 75006 - Paris, p.122-123), un jugement sévère est porté par Cioran sur Camus ["un type à la culture d'instituteur..."]. Ce texte est repris dans le magazine **Lire** de mai 1995, p.46).

"[J'ai rencontré Camus] une fois. Ça s'est pas bien passé. Je l'avais lu et j'avais un certain respect pour lui, surtout parce que le type me paraissait honnête; je le tenais sinon pour médiocre, pour un auteur de second rang. Il avait lu, chez Gallimard le manuscrit du *Précis de décomposition*, et me dit la chose suivante: "Maintenant il faut que vous entriez dans la circulation des idées." - "Va te faire foutre!" ai-je dit. Lui, me donner des leçons, vous comprenez, avec sa culture d'instituteur! Il avait lu quelques écrivains, n'avait pas

la moindre culture philosophique.[...] J'ai aussitôt décidé de me venger...

- Vous vous êtes vengé? Qu'avez-vous fait?

- Je me suis vengé mais pas tout de suite, et à la vérité, je n'ai rien fait de spécial. J'ai écrit. Au début, il m'arrivait souvent d'être assimilé à Camus. Il était très célèbre... Eh bien, j'ai réussi à faire en sorte que la critique, quelques années plus tard, me démarque nettement de lui, ce qui, étant donné [sa] célébrité, n'était pas du tout facile."

[... Pour information, et sans commentaire...]

France-culture a diffusé les 19 et 20 juin 1995 deux émissions **d'Abdelkader Djemaï** consacrées à l'Algérie de Camus. Au cours de la première A. Djemaï donnait les principaux passages de son ouvrage *Camus à Oran* (voir ci-dessus les références, et ci-après le bon de commande), les textes de Camus étant lus par Jean Négroni; la seconde émission (avec la voix d'Albert Camus en début et en fin) regroupait divers témoignages et analyses sur l'algérianité de Camus. On a entendu successivement Jeanyves Guérin, Jean Daniel, Najet Khedda, René-Jean Clot, Jean Pélégri, Arezki Metref, Salah Guemriche et Slim.. De Jean Daniel nous retranscrivons ces quelques lignes qui nous semblent caractériser la "certaine Algérie" de Camus que Salah Guemriche a nommée "Algérie virtuelle" (comme on parle d'image virtuelle...):

" Pour ce qui est de l'appartenance de Camus à l'Algérie, elle est intense. On le sait, en particulier, depuis le dernier livre de Camus: *Le Premier homme*. Tout ce qui peut témoigner de l'enracinement de Camus en terre algérienne y est décrit par le détail, par les évocations de la pauvreté, de certains quartiers d'Alger (Belcourt), par l'évocation du père disparu, et surtout par l'intimité avec la mère qui est là comme une espèce d'ombre muette à laquelle il essaie de s'adresser en vain. Ce sont des algériens. L'Algérie, à ce moment-là n'est pas encore celle du soleil, ce n'est pas celle de Tipasa ou du *Vent à Djemila*; ce n'est pas encore celle qui brûle la peau et vous donne le sens de l'absurde; c'est une Algérie de l'enfance, c'est

l'enracinement, donc l'appartenance première.[...] Cette appartenance première est totale.

Reste à savoir en quoi consiste l'Algérie.

Si Camus vivait aujourd'hui et qu'on lui parle de son appartenance à l'Algérie, - je ne crois pas m'avancer de trop, ne pas être un usurpateur de parole en vous disant qu'il hésiterait. Il y a une certaine Algérie qui était celle de son enfance, à laquelle il a appartenu totalement. Cela dit, c'est une Algérie tout à fait particulière, et en particulier dans la culture. On peut dire que l'Algérie de Camus n'avait rien à voir avec celle qui a suscité chez Jean Pélégri un ouvrage comme *Le Maboul*, qui est un ouvrage vraiment faulknérien et algérien. Il y a un personnage de fou, d'innocent, d'illuminé qui est algérien. Il n'y a rien de tel dans l'oeuvre de Camus. Il y a des Français d'Algérie. L'Arabe n'y est présent que de manière très indirecte. Il ne faut pas oublier que Camus est l'un des plus grands écrivains classiques français et qu'il a tenu à l'être, que sa culture est entièrement française; elle est quelques fois compensée d'intérêts espagnols; il n'a d'intérêt pour les Algériens que quand ils écrivent français; il ne parle pas arabe, et au fond ses auteurs, ses maîtres, ses références sont français, français métropolitains, français depuis Villon jusqu'à Racine, et il écrit dans le français le plus classique qu'il soit. Il est difficile de trouver dans l'oeuvre algérienne de Camus quelque chose qui soit spécifiquement algérien. On dira que son amour de l'Algérie lui-même est exprimé d'une façon que je crois française. Parlons du lyrisme de *Noces*: on peut dire que c'est un peu comparable aux *Nourritures terrestres* de Gide. Donc il faut faire cette différence, cette séparation, cette dichotomie entre l'appartenance primordiale et viscérale à la terre algérienne, parce qu'il y est né, et ensuite le destin littéraire de Camus, dont ne peut pas dire qu'il soit particulièrement algérien."

Le 12 juillet, toujours sur France-Culture, **Abdelkader Djemaï** a été l'invité de l'émission "Lettres ouvertes" où il a parlé, entre autres, de son livre sur *Camus à Oran* et du livre d'Emmanuel Roblès, *Camus, frère de soleil*.
septembre

Au cours du colloque consacré à Albert Cohen (Amiens 7-8 septembre 1995) **Jacqueline Lévi-Valensi** a fait un exposé sur "L'image de la mère chez Albert Cohen et Albert Camus".

Au **Centre Culturel d'Herblay** (Val d'Oise), la Compagnie du *Théâtre en Pointe* présentera, *Le Malentendu* d'Albert Camus, mis en scène par **Olivier Morançais**, le jeudi 9 novembre 1995 à 20h.45 (tout public) et le vendredi 10 novembre 1995 à 14h.15 (pour les scolaires). **Jacqueline Lévi-Valensi** et **Jean Yves Guérin** participeront aux débats.

Michel Diethelm, spécialiste protestant de L'Ancien Testament, dans son ouvrage d'exégèse scientifique sur *Qohélet* [L'Ecclésiaste], (Société d'éditions scientifiques, Darmstadt 1988) traduit toujours l'adjectif hébreu «hābāl», leit motiv de ce livre biblique, par «absurde». L'auteur, pour souligner le caractère philosophique du texte s'appuie expressément sur Camus, dont il cite (en allemand) cette phrase du *Mythe de Sisyphe*: "L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde" (*Essais*, Pléiade, I, p. 117-118).

n'y a pas, en Algérie, que de la démesure...

L'hebdomadaire algérois *La Nation* dans sa livraison des 15/21 août 1995 a consacré, sous la plume de **Youcef Zirem** une page entière à **Albert Camus**: "Entre l'enfer et la raison" dans laquelle il met en relation des éditoriaux de *Combat* de 1944, 1945, 1947 avec la situation actuelle et fait interroger ses lecteurs par Camus. Cet appel à la justice au-delà de l'ordre ("*Ce n'est pas l'ordre qui renforce la justice, c'est la justice qui donne sa certitude à l'ordre 1:4 Nous préférons éternellement le désordre à l'injustice*". est d'une tragique actualité Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la page entière, en remerciant Christiane Achour de nous l'avoir communiquée dès son retour d'Alger.

"Nous vivons dans le siècle de la peur. Nos angoisses deviennent de plus en plus nombreuses". L'auteur de *La Peste* le disait déjà, il y a près de cinquante ans... ■

Entre l'enfer et la raison

PAR YOUSSEF ZIREM

"**L** vaut mieux périr que haïr et craindre : il vaut mieux périr deux fois que se faire haïr et redouter ; telle devra être un jour la suprême maxime de toute société organisée politiquement". Ainsi parlait Nietzsche. C'est globalement cette idée-maitresse qui semble guider la philosophie des écrits politiques d'Albert Camus. A travers des éditoriaux qui paraissent principalement dans le journal *Combat*, l'auteur de *L'Étranger* se met à "hauteur d'homme" pour questionner le monde qui l'entoure, pour "quémander" une justice plus consistante, pour remettre en cause des positions farfelues qui portent préjudice à son pays. Mais de quel pays s'agit-il ? De l'Algérie qui le voit naître ? Non, bien sûr. Cette dernière négation n'empêche pas le parcours de l'"oeuvre politique" de celui qui naît à Mondovi (Dréan), car elle est inspirée par des événements - certains d'entre eux, bien évidemment - qui ressemblent étrangement à ceux que vit l'Algérie aujourd'hui. Ces écrits, si simples et si captivants, peuvent aussi mettre du baume au coeur de ceux qui croient à des jours meilleurs grâce à l'effort de tout un chacun : "Le vrai espoir ne naît pas devant une adversité obstinée ni dans l'épuisement d'une lutte inégale. Il vient de ce qu'on ne connaît plus ses raisons de lutter et si, justement, il faut lutter." Quand un homme connaît la justice d'une cause qu'il tente de défendre, tous les obstacles qui se dressent devant lui ne l'impressionnent guère. Cela peut être le cas du journaliste qui exerce un travail assez différent des autres laboureurs : "Le métier, qui consiste à définir tous les jours et, face à l'actualité, les exigences du bon sens et de la simple honnêteté d'esprit, ne va pas sans danger. A vouloir le mieux, on se voue à juger le pire et quelquefois aussi ce qui est seulement moins bien. Bref, on peut prendre l'attitude systématique du juge, de l'instituteur ou du professeur de morale. De ce métier à la

prétention ou à la sottise, il n'y a qu'un pas. Nous espérons ne l'avoir pas franchi. Mais nous ne sommes pas sûrs que nous ayons échappé toujours au danger de laisser entendre que nous croyons avoir le privilège de la clairvoyance et la supériorité de ceux qui ne se trompent jamais. Il n'en est pourtant rien. Nous avons le désir sincère de collaborer à l'oeuvre commune par l'exercice périodique de quelques règles de conscience dont il nous semble que la politique n'a pas fait, jusqu'ici, un grand usage. (1)

Comme ces mots interpellent tous les "scribouillards propagandistes" de nos jours qui ne doutent jamais de leurs "certitudes" pourtant fort douteuses !

Le désordre face à l'injustice

Contre la condition désespérante des hommes, Albert Camus pense qu'il faut construire la justice même dans "le plus injuste des mondes". Si cette tentative échoue, au bout il y a une consolation : on a essayé. "L'insurgé, qui, dans le désordre de la passion, meurt pour une idée qu'il a fait sienne, est en réalité un homme d'ordre parce qu'il a ordonné toute sa conduite à un principe qui lui paraît évident. Mais on ne pourra jamais nous faire considérer comme un homme d'ordre ce privilégié qui fait ses trois repas par jour pendant toute une vie, qui a sa fortune en valeurs sûres, mais qui rentre chez lui quand il y a du bruit dans la rue. Il est seulement un homme de peur et d'épargne (2)."

Pour avoir l'ordre social, l'équilibre entre gouvernants et gouvernés est nécessaire ; un principe supérieur le permet : la justice. "(...) On ne peut invoquer la nécessité de l'ordre pour imposer des volontés, car on prend ainsi le problème à l'envers. (...) Ce n'est pas l'ordre qui renforce

la justice, c'est la justice qui donne sa certitude à l'ordre. (...) Nous préférons éternellement le désordre à l'injustice" (3).

Au mois d'août 1945, des bombes atomiques sont lâchées sur le Japon. La presse française d'alors jubile. Elle explique que n'importe quelle ville peut être rasée par une bombe qui a la dimension d'un ballon de football. Albert Camus n'est pas du même avis. "La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de



▲ Albert Camus en compagnie de Pascal Pia.

sauvagerie", écrit-il. A travers cette possibilité de destruction massive, il décèle une angoisse nouvelle et il ne le cache pas : "Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison" (4).



▲ Albert Camus

ravaler moi-même" (5).

"Le siècle de la peur" est le titre d'un éditorial de *Combat* que l'écrivain écrit en novembre 1948. A bien des égards, il s'applique "terriblement" au grand malaise algérien d'aujourd'hui. "Nous étouffons parmi les gens qui croient avoir absolument raison, que ce soit dans leurs machines ou dans leurs idées. Et pour tous ceux qui ne peuvent vivre que dans le dialogue et dans l'amitié des hommes, ce silence est la fin du monde. Pour sortir de cette terreur, il faudra



▲ Albert Camus, en 1947, au cours d'une croisière, en Suède avec Jean-Paul Sartre.

Silence et indifférence

Que vaut un intellectuel qui ne dénonce pas les dérives de ses concitoyens ? Rien. C'est là une évidence...

Les exécutions sommaires du 8 mai 1945 ne laissent pas Albert Camus indifférent : "On a utilisé en Algérie, il y a un an, les méthodes de la répression collective. (...) Trois ans après avoir éprouvé les effets d'une politique de terreur, des Français enregistrent ces nouvelles avec l'indifférence des gens qui en ont trop vu. Pourtant, le fait est là, clair et hideux comme la vérité : nous faisons, dans ces cas-là, ce que nous avons reproché aux Allemands de faire. (...) Mais la lâcheté et le crime de l'adversaire n'excusent pas qu'on devienne lâche et criminel. (...) Les hommes ne se ressemblent pas, il est vrai, et je sais bien quelle profondeur de traditions me sépare d'un Africain ou d'un musulman. Mais je sais bien aussi ce qui m'unit à eux et qu'il est quelque chose en chacun d'eux que je ne puis mépriser sans me

pouvoir réfléchir et agir suivant sa réflexion. Mais la terreur, justement, n'est pas un climat favorable à la réflexion. (...) Pour se mettre en règle avec la peur, il faut voir ce qu'elle signifie et ce qu'elle refuse. Elle signifie et elle refuse le même fait : un monde où le meurtre est légitime et où la vie humaine est considérée comme futile. Voilà le premier problème politique d'aujourd'hui. Et, avant d'en venir au reste, il faut prendre position par rapport à lui. Préalablement à toute construction, il faut aujourd'hui poser deux questions : "Oui ou non, directement ou indirectement, voulez-vous être tué ou violente ? Oui ou non, directement ou indirectement, voulez-vous tuer ou violenter ?" Tous ceux qui répondront non à ces deux questions sont automatiquement embarqués dans une série de conséquences qui doivent modifier leur façon de poser le problème." Et toi, ami lecteur, comment réponds-tu à ces deux douloureuses interrogations ? ♦ Y.Z.

- (1) In *Combat*, 22 novembre 1944
- (2) In *Combat*, 12 octobre 1944
- (3) In *Ibid.*
- (4) In *Combat*, 8 août 1945
- (5) In *Combat*, 10 mai 1947

Alain Rollat, sous le titre "Les terroristes" publie, dans *Le Monde* des dimanche 8 / lundi 9 octobre 1995, page 22, un Billet dans lequel il adapte de façon très libre aux récents attentats commis en France et attribués à des islamistes, une scène du deuxième acte des *Justes*, dont les protagonistes sont devenus **Nadia, Ahmed** et **Djemal**. Le texte de Camus y retrouve, hélas, toute son actualité.

Le Prix Albert Camus 1995

a été attribué à **Jean-Noël PANCRAZI** pour son roman *Madame Arnoul* (Paris, Gallimard, 1995, coll. Haute Enfance, 138 p., 80 F). Une mention "Découverte" a été également attribuée au récit de notre ami, membre de la S.E.C. **Abdelkader DJEMAI**: *Un été de cendres* (Paris, Michalon, 1995, 112 p., 80 F)⁶. Le jury du Prix Albert Camus, présidé par Jean Daniel depuis la disparition d'Emmanuel Roblès a tenu à souligner la qualité camusienne du livre de **Jorge SEMPRUN**, *L'écriture ou la vie*, (Paris, Gallimard), déjà unanimement consacré par la critique.

⁶ Présenté et lu sur **France-Culture** le dimanche 3 septembre 1995, de 19h30 à 20h30.